

Pari gagné pour *Les misérables*

Valérie Lesage
vlesage@lesoleil.com

C'était soir de première vendredi pour *Les misérables* au Capitole de Québec. Mais une première qui n'en était pas tout à fait une puisque les médias n'y étaient pas invités... La production a décidé de reporter les critiques à la mi-juillet, après 14 représentations.

Qu'à cela ne tienne : *Le Soleil* a acheté des billets. On s'est dit que nos lecteurs et tous ceux qui ont payé ou songent à payer entre 50 \$ et 100 \$ pour voir *Les misérables* ont droit à un point de vue tout de suite.

Première constatation : si c'est la crainte d'être jugé sur un spectacle encore mal rodé qui a provoqué le report des critiques, elle est totalement injustifiée. Car le spectacle mis en scène par Frédéric Dubois est de très bonne qualité. Et si on y trouve quelques faiblesses, elles appartiennent davantage à l'œuvre d'Alain Boublil et de Claude-Michel Schönberg qu'à sa relecture et à sa nouvelle interprétation.

Adapté du roman-fléuve de Victor Hugo (1500 pages), *Les misé-*

rables s'étale sur scène pendant trois heures, ce qui est un peu costaud, avouons-le. Néanmoins, la fébrilité et l'intensité des interprètes permettent de maintenir l'émotion à vif et d'éviter (ou presque) l'impression de longueurs.

Frédéric Dubois, qui est monté sur scène pour présenter son œuvre et partager, de manière très touchante, un peu de sa fébrilité, a opté pour une mise en scène sobre, épurée et évocatrice. Un choix qui met en valeur le texte et les interprètes, ceux qui font exploser les émotions.

Entendre un chanteur de la trempe de Gino Quilico dans un opéra populaire, c'est une chance inouïe. Le baryton de réputation internationale campe un Jean Valjean à la fois sensible et imposant, dont la retenue provoque les sentiments les plus puissants. Quand il chante pour Marius, le fils qu'il aurait aimé avoir et qu'il espère voir vivre comme un homme, son chant, comme une implosion, est sublime et bouleversant.

Le talent et l'expérience de la vedette des *Misérables* n'empêchent pas d'autres étoiles de briller dans cette distribution québécoise. Geneviève Charest, dans le rôle de



Geneviève Charest et Gino Quilico (qu'on voit ici lors des répétitions) sont convaincants dans leurs rôles de Jean Valjean et de Fantine. — PHOTO LE SOLEIL, YAN DOUBLET

Fantine, est très convaincante. Sophie Tremblay en Éponine également. Et le Gavroche de David Noël n'a peut-être pas beaucoup de voix, mais la fougue de son jeu peut vous jeter par terre.

Tous ces personnages ont en commun de jouer leur mort et, dans *Les misérables*, chaque mort marque la naissance d'un espoir. Ça, on le

ressent de manière très vibrante et c'est probablement ce qu'il y a de plus beau dans le spectacle.

Le théâtre musical mise souvent sur des performances vocales plus que sur le jeu des comédiens. Ici, l'équilibre est atteint. L'accent sur le jeu était nécessaire en regard du texte. Parce que *Les misérables* n'est

pas construit comme une enfilade de belles chansons. C'est d'abord une histoire. Et si on y croit malgré, parfois, des rimes faciles et des paroles convenues posées sur des mélodies pas toutes très solides (je parle ici des dialogues chantés et non des chansons proprement dites), c'est beaucoup parce que Dubois a su tirer le maximum de ses comédiens chanteurs.

Cosette (Myriam Broussenu) et Marius (Carl Poliquin) sont peut-être un peu trop lisses, mais autrement, rien à redire, même qu'il faut ajouter nos compliments aux Thénardier (Kathleen Fortin et Jean-Raymond Châles), savoureux de méchanceté et d'hypocrisie.

Simplicité et fluidité aussi du côté des chorégraphies et des enchaînements scénographiques. Et pour la musique, la présence du Consort contemporain de Québec dans la fosse contribue aussi à l'amplitude des émotions transportées par cette nouvelle lecture des *Misérables*.

Le spectacle sera présenté jusqu'à la mi-septembre. Cinquante mille billets se sont déjà envolés, mais il reste encore quelques places.